

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 70 (1931)
Heft: 33

Artikel: Le père Bastian
Autor: Jean
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-224068>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 10.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

bourgeois d'une autre commune. Ni la ressortisante, ni le bourgeois ne sont fleur de farine, cela va sans dire. Le fait devient un peu moins fréquent, depuis quelques années, mais on le rencontre encore, de sept en quatorze, dans le canton. Ce n'était pas le cas de la femme Gachet.

La procédure nécessitant bientôt le témoignage de cette personne, je dus l'interroger. Binbin avait raison. Sa femme était une honnête fille, restée honnête femme malgré cet inconcevable mariage. Quelle aberration, l'avait jetée sous les pattes de cet individu ? Pas un mot, dans les réponses de ce témoin ne me l'expliqua, et je ne cherchai pas. Je n'ai cure que des faits. Et puis, à ne le point céler, les femmes sont de fichus auxiliaires d'enquête. Elles parlent trop, et je m'applique toujours à ne les y point encourager. Mais celle-ci n'était pas bavarde. Elle parlait de son mari avec une dignité parfaite. Ce n'est donc pas par elle que je connus le détail de son aventure, mais par sa propre sœur, qui, plaignante au procès, ne ménageait guère le prévenu. Aventure très simple, d'ailleurs Mariette — ce sera, si vous le voulez bien, le nom de la jeune femme — était, depuis plusieurs années, cuisinière chez Bonzon, le banquier. Excellents maîtres, les Bonzon ont d'excellents serviteurs. Mariette ne faisait pas exception. Et c'est là qu'un jour elle rencontra Binbin qui, ouvrier peintre, à ses moments perdus, était venu blanchir ou jaunir je ne sais quoi. Oh ! les mauvais hasards !

— Il n'y a pas de hasards, ni bons, ni mauvais, intervint le pasteur Amondruz.

Appelle ça du nom qu'il te plaira, il n'en reste pas moins qu'un gaillard qui, habituellement, ne travaille pas un mois entier dans l'année, va s'embaucher, trouve de la besogne, et, tout en peinturlurant une paroi quelconque, fait le malheur d'une brave créature. Si ce n'est pas le hasard, c'est alors une bien malencontreuse direction.

— Ne critique pas. Que sais-tu ? Nous ne savons rien.

— Soit. Revenons au fond. Binbin est grand dieur, il est aimable, peut-être même, fut-il amoureux, bref, la pauvre fille s'y laissa prendre. Le travail de peinture dura quelques jours qui suffirent à l'endoctriner. Et, comme, on ne sait pourquoi, l'ouvrier parlait mariage, elle accepta. Madame Bonzon, qui aime beaucoup Mariette, se renseigna et fut édifiée. Mais, ni les objurgations, ni celles des parents, de la mère, de la sœur entre autres, n'eurent de résultat. Elle voulait son Binbin. Elle l'eut. Ils se marièrent.

* * *

Et ça finit comme les contes de fée et les opérettes. Couplet conjugal. Ils furent heureux et eurent beaucoup d'enfants.

Ce disant, le docteur Pilloud riait et se frotta les mains.

— C'est si peu fini, mon bon docteur, répartit le juge, que je commence à peine.

— Alors, je me rétracte et je m'excuse.

— Pas d'offense, comme dit Mariette. Et j'en reviens à son histoire. Le ménage ne marcha pas mal pendant deux ou trois mois. Binbin travaillait. Mais un tel zèle ne pouvait durer. Sous un prétexte quelconque, il lâcha la besogne et désertera le logis pour retourner vers ses anciens camarades. Ce furent, alors, de successives bordées. Il passait une quinzaine à rôder, puis rentrait sans le sou, et sa femme l'accueillait sans reproches. Elle « faisait des ménages » pour vivre et pour l'entretenir quand il était là. Lui profitait de ces courtes apparitions au logis pour voler les nippes de la pauvre et les vendre. Un jour, la montre. Un autre, le manteau. Le lendemain, quelques modestes bijoux ; jusqu'à des chaussures. Il en vint à bazarder les meubles. Et ce commerce eût continué si, après une nouvelle bordée, les déliés au sujet desquels j'instruisais ne l'avaient interrompu.

Mariette apprit, par un journal, l'arrestation de son mari. Quelques jours plus tard, elle recevait une lettre du bonhomme, qui, abandonné par ses « amis » implorait, tout naturellement,

le secours de sa femme. Elle s'empessa, se privant, dès lors, du nécessaire pour lui porter des friandises, du vin, tandis qu'elle se nourrissait d'une soupe et se désaltérait d'un verre d'eau.

La prison préventive fut assez longue, mais le drôle n'y manqua de rien. Mariette, heureuse de le reconquérir, attendait impatiemment l'audience. Ignorant le détail des faits, elle croyait à une petite peine, et Binbin entretenait cette illusion. Il fut néanmoins condamné à deux ans.

Sa femme m'intéressait, et je vous connaître la suite de l'aventure. Au lendemain de l'audience, elle entrat chez les Bonzon, non sans avoir dûment spécifié qu'elle n'y resterait que deux années et s'être réservé, en outre, une après-midi, dans la semaine, tout les deux mois, pour aller visiter son mari.

Et c'est ici que commence l'œuvre étrange de cette bonne créature. Un dimanche sur deux elle était libre, de trois à six heures. Or, pour, en quelque sorte, tenir compagnie au prisonnier, pour ne pas s'égayer au grand air tandis qu'il s'attristait entre quatre murs, elle vint, dès son premier congé, faire les cent pas non loin de la prison, en vue des fenêtres, sans savoir, d'ailleurs laquelle de ces fenêtres, toujours muettes, éclairait la cellule de Binbin, mais persuadée, alors même, qu'il la voyait, et que cette vue le rassurait, le consolait.

De temps en temps, la pauvre ébauchait un geste de salutation, au hasard, certaine aussi que ce geste irait à bonne adresse. Des gens passaient qui remarquaient ce manège, souriaient sans bienveillance.

On l'observait des maisons voisines. Elle ne s'en souciait pas. Qu'importaient les sourires, et, même, le mépris, s'il était moins malheureux pendant quelques heures ? Cependant, quelqu'un l'engagea à ne pas persister. Il est interdit de communiquer avec un détenu, et, ce faisant, elle attirerait des désagréments à son mari et à elle-même. La pensée de nuire à Binbin l'épouvanta. Elle se soumit ou, plutôt, elle trouva un moyen terme. Au lieu de stationner, elle combina un long circuit qui la ramenait, à heures fixes, deux ou trois fois pendant l'après-midi, devant les mystérieuses fenêtres.

Elle passait sans s'arrêter, sans regarder, mais sa venue suffisait, pensait-elle, pour que le prisonnier comprît qu'elle ne l'abandonnait pas et que, loin de se distraire, elle cherchait même à lui consacrer ses heures de loisir. Et pendant deux ans, par le soleil ou la pluie, le vent ou la neige, le chaud ou le froid, elle accomplice ce pèlerinage sans manquer jamais.

Ces choses, maintenant sont passées. Binbin est libre. Le ménage est réinstallé. Cependant, si mes renseignements sont exacts, le gaillard a repris son existence de rôleur, et je m'attends à le recevoir un de ces quatre matins. Que fera, alors, Mariette ? Se dévouera-t-elle encore ? Pourquoi, non ? Et, pourtant, elle a dû infinitement souffrir. Foncièrement honnête, elle se savait observée, raillée par les uns, plainte par d'autres, méprisée par beaucoup — selon le précepte : « qui se ressemble s'assemble » — eh ! bien, supporter ce mépris immérité me semble même plus douloureux que la solitude d'un deuil. Dans tous les cas, docteur, c'est le fait d'un amour résistant, qu'en dis-tu ?

Le médecin haussa les épaules, eut une mine indécise, ouvrit très grands les yeux, et « Peuh ! fit-il sous ses moustaches. Peuh ! avec les femmes, sait-on jamais ?

G. Héritier.

Entre copains. — Je remarque avec plaisir, mon vieux, que depuis que tu es marié, il ne te manque jamais un bouton.

— Ça, c'est vrai, ma femme est une vraie perle ; dès le lendemain de notre mariage, elle m'a appris à les recoudre moi-même.

Charitable. — Comment ! vous, M. Légoïste, vous faites partie d'une œuvre de bienfaisance !

— Et du comité encore.

— Vous m'étonnez !

— Et que voulez-vous ! Je suis comme ça... Du reste, vous ne pouvez pas vous figurer combien le contact avec les miséreux vous fait mieux jouir de votre bien-être personnel.

LE PÈRE BASTIAN



'EST une vieille figure qui surgit brusquement du passé, une de ces figures qu'on n'oublie jamais.

De petite taille, le dos un peu voûté par l'habitude de se pencher constamment sur ses filets, le père Bastian vivait au bord de l'eau. Son domaine, c'était cette petite baraque en planches où il faisait sa reposée en fumant sa courte pipe d'écume ; c'était cette étroite pelouse, entre le chemin et la grève, où il étendait ses filets pour les faire sécher. C'est là qu'on pouvait le voir, par les après-midis de beau temps, la navette en main, penché sur les mailles cassées ou sur le fil rompu.

Vous pouviez passer cent fois près de lui, jamais il ne détournait les yeux de sa besogne. Son visage étroit, taillé à coups de hache, disparaissait sous un grand chapeau Panama auquel le soleil et les intempéries avaient donné une couleur indécise — une couleur lie de vin et jus de tabac. Ses mains noueuses allaient et venaient, entre les mailles, sans jamais prendre du repos.

Vêtu d'un pantalon de « grisette » et d'une chemise de coutil, il apparaissait comme le véritable type du pêcheur de tous les temps. Ce qui frappait le plus chez lui, c'était cette courte pipe d'écume, munie d'un couvercle de métal et toujours tournée sans dessus dessous.

Quand on passait près de lui, on ne manquait jamais de dire :

— Eh bien ! père Bastian, la pêche a-t-elle été bonne aujourd'hui ?

Il répondait à la manière des paysans que l'on interroge sur leurs récoltes :

— Oh ! bien, voilà, on ne peut pas trop se plaindre !

Il faisait toujours cette réponse après avoir expédié, par le bateau à vapeur, sept ou huit « bannes » de beau poisson.

Mais, quand il n'avait trouvé, dans ses filets qu'un ombre-chevalier, deux feras et un gros vengeron, il gémissait sur les misères du métier :

— Que voulez-vous, c'est un métier à devenir pauvre comme Job. Il suffit d'un coup de vaudraie pour chasser tout le poisson au fond du lac et mettre les filets dans un état pitoyable.

Quelquefois, il m'emménait avec lui pour pêcher à la traîne ou pour faire une « battue ».

Je n'ai qu'à fermer les yeux pour revoir le grand bateau plat, peint en vert et qui portait le joli nom d'« Armélie ». C'était un bateau de tout repos, je vous l'assure ! On aurait pu le charger de marchandises les plus diverses et les plus lourdes, sans déplacer de beaucoup sa ligne de flottaison. A l'avant, il y avait une épisquette — sorte de petit filet monté sur un cerceau — qui devait recevoir le produit de la pêche. Le fond du bateau était recouvert de planches disjointes, laissant apercevoir un peu d'eau et, à l'arrière, la grosse bobine était là, fixée sur la planche — la grosse bobine où le fil était enroulé.

Je prenais les rames et, bientôt, nous gagnions le large.

Quand la pêche à la traîne n'avait pas été bonne, nous organisions une « battue ». Penché à l'arrière du bateau, le père Bastian tendait son filet tandis que je ramais tantôt à gauche, tantôt à droite, suivant docilement les indications qu'il me donnait. Ensuite, saisissant une grosse pierre fixée à une corde, je voyais mon père Bastian se hisser sur le banc d'arrière et lancer sa pierre de chaque côté du bateau.

« Plouf, plouf ! la pierre disparaissait dans l'eau, remontait à la surface, cependant que je ramais, les jambes tendues en avant et tout le corps penché dans un effort puissant qui faisait perler la sueur sur mon front.

Persuadé que le poisson avait envahi son filet, le père Bastian rallumait sa pipe et nous commençons à lever. Ah ! je vous assure que ce n'était pas la pêche miraculeuse et que maintes fois les échos ont retenti de clamours et de mots énergiques que je n'oserais répéter.

Quand il avait lancé aux quatre vents des

cieux son indignation, le père Bastian se laissait tomber sur le banc et accroupi, les dents rivées à son brûle-gueule, il me criait :

— Rentre !

A ce moment-là, je comprenais que toute discussion était impossible. Alors, piquant droit vers le rivage, je ramenais, à grands coups de rames, le bateau à son port d'attache. Puis sautant sur la grève, je déroulais la corde. Alors, mettant une demi-douzaine de perches dans l'épuisette, le père Bastian me disait d'un ton bourru :

— Tiens, donne ça à ton chat !

Tout joyeux et oubliant de dire merci, je rentrais chez moi au pas de course, tandis que le père Bastian, toussant, crachant et geignant, gravissait le raidillon et s'en allait tout droit à la pinte réclamer son petit verre d'eau-de-vie.

Les années ont passé ! J'ai quitté le village. Plus tard, beaucoup plus tard, j'ai voulu revoir la baraque du père Bastian et la grève où la vague faisait son doux clapotis sur le sable. Hélas ! la baraque avait disparu, comme le vieux pêcheur qui la possédait et il n'y avait plus de grève. En lieu et place de celle-ci, on avait construit un large mur en maçonnerie tout près duquel reposaient à l'ancre, deux ou trois canots à moteur. Et sur les pelouses où, jadis, les filets de toutes dimensions séchaient au soleil, on avait disposé, de place en place, des bancs peints en vert et portant, en lettres capitales, ces trois mots : « Société de développement ». *Jean des Sapins.*



LA VOCATION D'EVELINE CAUCHE

Nouvelle.

I

DENDANT que le pasteur Cauche était encore à Saint-Presle, il advint que sa fille aînée, Eveline, se lia d'amitié avec une jeune Américaine, appelée Myriam Bottomby, qui se mourait de la tuberculose au Grand-Sanatorium.

Myriam avait vingt ans, comme Eveline. Elle était très jolie et très blonde, tantôt vive et tantôt alanguie, toujours gracieuse comme une alouette et toute à ses caprices qui faisaient loi. Son père, parti de rien, était devenu roi de quelque chose : une ligne de lui, dix mots avec sa signature sur un câblogramme, il n'en fallait pas plus pour faire hausser ou baisser les Bourses du monde et créer de la richesse ou de la misère. Avec sa figure rasée, sa mâchoire anguleuse, ses yeux froids, son nez droit et son front bas, casqué de cheveux gris d'acier, il rappelait certaines de ces figures de condottieri qu'on voit sur des médailles du temps de la Renaissance. Ce terrible homme, âpre à la concurrence, insatiable au gain, inflexible dans la lutte, avait adoré sa femme, et adorait la fille qu'elle lui avait laissée en mourant. Aussi Myriam était-elle une enfant gâtée, très enfant, très gâtée, et déjà un peu femme ; elle aimait la toilette, la danse, le *baseball*, les bijoux, les sports, les voyages, et aussi les choses de l'art et de l'esprit, les bibelots qui coûtent cher, le livres rares, les opéras qu'on applaudit dans des loges somptueuses, les tableaux d'autel et les tombeaux qu'on va chercher dans de vieilles églises lointaines, et généralement tous les plaisirs, toutes les curiosités, tous les biens du monde. Quand elle tomba malade, les médecins les plus fameux furent appelés à la soigner : ils essayèrent sur elle les remèdes les plus nouveaux les sérum les plus savants, les traitements les plus coûteux ; elle continua à déprimer ; après quoi ils l'envoyèrent à Saint-Presle, où sa venue inquiéta le directeur du Grand-Sanatorium, qui

pensa qu'elle y mourrait, et que sa mort ferait mauvais effet.

— Mais nous ne pouvons pourtant pas renvoyer les malades ! lui dit le docteur Nèche qui venait d'être appelé du Sanatorium populaire au Grand-Sanatorium.

M. Bottomby n'avait pu se résoudre à quitter sa fille, sachant qu'il ne l'avait avec lui que pour quelques mois ou quelques semaines. Il l'avait donc suivie, accompagné de ses secrétaires : du haut de la montagne où rôde la mort, il surveillait à la fois les progrès du mal invincible et le prodigieux échafaudage de millions dont sa seule activité maintenait l'équilibre. Il s'installa dans un appartement qui devint, comme par miracle, confortable et somptueux, et une pluie d'or s'abattit sur la contrée : il en tomba sur les hôtels, sur les chalets, sur les mayens, sur les garçons, les portiers et les sommeliers, sur les médecins et sur les infirmiers, sur les vouturiers, les facteurs, les marchands, les malades, les pauvres et les riches. On eût dit que M. Botomby essayait d'acheter, à force de bienfaisance, la vie de sa fille, ou peut-être, dans un inconscient esprit de justice, de compenser par ses largesses la rapacité satisfait de ses ambitions. Mais Myriam continuait à déprimer.

Comme elle s'ennuyait, le docteur Nèche eut l'idée de lui amener Eveline, qu'il avait vu grandir et pour laquelle il nourrissait une secrète tendresse. Eveline, modeste et pauvrement vêtue, était une belle fille, blanche, svelte, saine, solide, avec des yeux couleur de violette et de magnifiques cheveux châtais, aux reflets si dorés qu'ils semblaient créer de la lumière ; elle avait une de ces voix chaudes, suaves, profondes, dont le timbre, aux moindres paroles, vous saisit et vous émeut comme de la musique ; et toute sa personne dégageait ce charme indéfinissable qu'ont parfois les êtres privilégiés qui possèdent un don supérieur, et ne s'en doutent pas. A la première rencontre, Myriam se prit pour elle d'une tendresse soudaine et violente, comme si cette petite étrangère incarnait tout ce que la vie a de bon ; elle la redemandait comme un enfant réclame un jouet préféré, et la voulait toujours, à la façon de ces fillettes qui ne quittent pas leur poupée.

Avec l'assentiment de ses parents, Eveline se prêta volontiers à cette fantaisie, bien que le ménage souffrît de son absence. Elle était extrêmement raisonnable, ayant dès l'enfance partagé avec sa mère les soins que demandait la richesse : cette armée de petits Cauche, qui maintenant augmentait par couples de jumeaux, et qu'il fallait nourrir de peu de chose, habiller de rien, guérir sans remèdes coûteux, peigner, laver, moucher du matin au soir. Bien qu'elle n'eût jamais esquissé le moindre flirt avec personne, elle avait l'instinct de toutes les tendresses : ce qui lui permit de comprendre et de partager celle qu'elle inspirait à cette mourante. Intuitive et spontanée, elle devinait beaucoup de choses qu'elle n'avait jamais apprises. A sa manière, elle était poète, en ce sens du moins qu'elle inventait de très belles histoires pour amuser ses cadets. Surtout, elle était musicienne : sans avoir jamais pris de leçons, elle tenait l'harmonium à l'église, rendait une âme au vieux piano de sa mère, chantait d'une voix inexperte et magnifique. Elle possédait peu de musique, mais devait à sa mémoire un répertoire assez vaste de romances, de *leds*, d'airs d'église ou d'opéra, recueillis parfois après une seule audition. Myriam avait entendu beaucoup de cantatrices acclamées sur les premières scènes des deux mondes : aucune, assurait-elle, dont la voix l'émit autant, et qui fut avec une telle abondance une source vive de mélodies ; aussi ne se laissait-elle point de demander à sa nouvelle amie :

— Chante, chante, Eveline, chante encore quelque chose, je t'en prie !...

On fit venir un superbe harmonium, un merveilleux piano, des malles de cahiers et de partitions. Eveline se mit à déchiffrer ces pages où vibrer éternellement l'âme des vieux maîtres, et

l' enchantement qu'elles dégagent la saisit et l'enveloppa. Elle oublia les mille petits soins qui l'avaient jusqu'alors absorbée : les chaussettes à repriser, les mouchoirs à ourler, les chemises à couper, les nez à moucher, la soupe à surveiller, et le reste. Elle négligea ses devoirs accoutumés, dont le poids retomba sur sa mère, car ses frères et sœurs étaient ou trop jeunes, ou trop égoïstes, ou trop habitués à compter sur elle. Personne, d'ailleurs, ne lui fit aucun reproche : tous aimait Myriam à travers elle, et plaignaient d'autant plus la malade qu'ils mesuraient inconsciemment le prix des biens qu'elle perdrat avec la vie.

— Va souvent chez cette pauvre jeune fille, puisque tu lui fais du bien, disait M. Cauche.

Mme Cauche ajoutait :

— On est heureux de donner un peu de soi-même à des gens si riches, mais qui ne peuvent jamais avoir les choses qu'on n'achète pas.

Et le docteur Nèche se frottait les mains, heureux de voir apprécier sa préférée par des personnes difficiles, et qui devaient s'y connaître.

Myriam, cependant, jouissait de la simplicité d'Eveline comme on jouirait de l'éclat ou du parfum d'une fleur sauvage si l'on n'avait jamais vu que des plantes de serre ou d'appartement. Mais elle était un petit être raffiné, compliqué d'artifices, changeant comme les nuages et jouet de ses propres caprices : le moment vint où elle se lassa de voir son amie, qu'elle trouvait si belle, dans la même pauvre robe grise mal faite, avec des gants usés, de lourdes bottines, un chapeau garni d'un mauvais ruban fripé. Et un jour elle lui dit :

(A suivre).

Ed. Rod.

Ce ne fut qu'un rêve. — Une vieille tante à sa nièce :

— La nuit dernière, j'ai rêvé que j'étais en Afrique et qu'un lion me mangeait.

— Eh bien ! le lion dut être heureux que ce ne fut qu'un rêve !

Bourg-Ciné-Sonore. — **Le Chant du Bandit**, qui passe au Bourg cette semaine, est non seulement le premier opéra-comique filmé, mais encore un film entièrement en couleurs qui marque un grand perfectionnement dans le procédé Technicolor. Lionel Barrymore en mettant en scène cette grande production a trouvé des occasions de nous montrer son art, son adresse et son sens artistique. Il nous initie à la vie nomade de cosaques, cette race « d'hommes-chévaux », qui jadis vivaient de rapines. Laurence Tibbet, le « Chaliapine » américain a soumis l'ampleur de sa voix aux exigences du micro, et la reproduction sonore n'en modifie ni l'étendue exceptionnelle, ni le timbre inoubliable qui fait penser aux voix slaves. N'oublions pas de citer Laurel et Hardy, les deux inimitables comiques, qui sont dans ce film deux désopilants bandits.

**Achetez
— votre Troussseau**

AUX TISSERANDS

4, rue Madeleine LAUSANNE
Près de l'Hôtel de Ville H. Lévy

Pour la rédaction :
J. Bron, édit.

Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.

Adresses utiles

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le *Conteur Vaudois* comme référence.

HERNIEUX

Adressez-vous en toute confiance aux spécialistes :

Margot & Jeannet

BANDAGISTES

Riponne et Pré-du-Marché, Lausanne